

Rien n'est fini, tout commence

GÉRARD BERRÉBY
&
RAOUL VANEIGEM

Rien n'est fini, tout commence

Avec la collaboration de
SÉBASTIEN COFFY
&
FABIENNE LESAGE

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2014

LA LIBRE BELGIQUE

Table with subscription rates and contact information for the newspaper 'La Libre Belgique'.

DECEPTION ET REGLEMENT DE COMPTES

CHEZ LES COLLECTIVISTES

Tous responsables !

Une idée morte-née

Prenons au pied letter, à l'heure de la célébration des 50 ans de l'association des évêques et évêques de la Belgique...

Tandis que la grève se localise dans le fief d'Hainaut-Liège et que les socialistes sont en plein désarroi

Le gouvernement est résolu à ne pas céder devant la rue et à ne pas négocier avec les émeutiers

L'idée d'une "tripartite", lancée par certains, est très mal accueillie dans les milieux politiques

Le gouvernement est résolu à ne pas céder devant la rue et à ne pas négocier avec les émeutiers. L'idée d'une "tripartite", lancée par certains, est très mal accueillie dans les milieux politiques.

Une idée louche

Certains nous ont invité très éruditement à l'idée d'une tripartite...

André Renard joue la carte wallonne

Traquant, le mouvement de l'équipe de l'équipe de l'équipe...

Désarroi socialiste

Après la séance organisée du dimanche...

PAS DE 30 JUIL AU RWANDA-URUNDI

II. - La trahison des clercs (De notre envoyé spécial)

Belges et Youlé avaient tenu un colloque de travail en Rwanda...

Les progrès de Kigali

L'administration aplanit à l'ouest des côtes du Mérou, ce qui...

La révolution

Les débuts de la révolution ont été marqués par un des timides...

Les graves incidents somalo-éthiopiens

Une frontière mal définie...



Audiences royales

Tandis que le mouvement de grève...

Étranges manœuvres de "hauts sages"

Cela demande plus de réflexion...

Désarroi socialiste

Après la séance organisée du dimanche...

Malheur au vaincu !

À la suite de l'impact de l'écrasante victoire...

Les 85 ans d'Adenauer

(Par Peter, de notre envoyé spécial à Bonn.)

Une mutuelle militante a déposé un recours...

Le champion éternel pour le président...

Voilà vraiment un génie...

Voilà vraiment un génie... un homme-œuvre...

Retour à Leopoldville

Le retour de Leopoldville...

Il n'y a rien de nouveau...

Il n'y a rien de nouveau...

Retour à Leopoldville

Le retour de Leopoldville...

M. HANAUER, secrétaire général des Nations-Unies...

Bottom advertisement containing a small map and text about international relations.

En 1961, tandis que j'étais professeur à l'École Normale de Nivelles, un collègue a jugé bon de me dénoncer auprès du directeur de l'établissement en attirant son attention sur une photo parue dans le journal *Le Soir* ou *La Libre Belgique* je crois. J'y apparaissais dans un groupe de manifestants. Le délateur avait poussé le zèle jusqu'à y encercler mon visage au feutre...

En 1961, tu avais vingt-sept ans.

Oui. La Belgique était alors plongée dans une grande grève à laquelle j'ai participé! Une grève assez violente.

Tu as croisé Guy Debord dans ce contexte historique et social de grande agitation. Mais tu avais déjà officiellement fait sa connaissance à Paris à ce moment-là je crois.

Michèle Bernstein et Guy Debord sont venus à Bruxelles à cette occasion. Si les grèves n'étaient en rien assimilables à un événement de l'envergure de Spartakus, l'ombre des insurrections planait. Dans l'imaginaire révolutionnaire qui nous portait alors, ce soulèvement représentait beaucoup. En tout cas, il apportait une cohérence à un projet qui, ayant essaimé par le passé, se trouvait vérifié dans un présent sur lequel nous avons enfin une certaine prise.

Je me souviens des mots grinçants de Kurt Tucholsky déplorant l'échec de la révolte spartakiste : "En raison des circonstances atmosphériques défavorables, la Révolution allemande s'est produite dans la musique." Il faut rappeler que Spartakus – emmené, entre autre, par Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg et Leo Jogiches – s'est opposé à la Grande Guerre impériale, et a tenté d'en faire une guerre révolutionnaire, par l'instauration de conseils

LA LIBRE BELGIQUE du 6 janvier 1961.

ouvriers. Et même si vous n'ignoriez pas sa répression sanglante, orchestrée par les sociaux-démocrates, la Commune de Berlin a nourri, par exemple, votre imaginaire durant les grèves de 61. Mais avant de revenir sur cet événement clé, parlons un peu de l'origine, c'est-à-dire de l'enfance... Tu es né, Raoul, le 21 mars 1934, à Lessines, en Belgique.

C'était, à l'époque, une petite ville ouvrière.

Louis Scutenaire¹, sans être tout à fait ton contemporain, est également né non loin de là.

Il habitait à Ollignies, un village situé à cinq kilomètres de Lessines; un pays de carrières. C'est un thème très présent dans son œuvre. Magritte est également né à Lessines. Mais il n'y a pas vécu. Il ne devait guère avoir plus de deux ans lorsque sa famille est partie s'installer à Gilly.

Comment te sentais-tu au milieu de cet environnement: le climat, les paysages, les carrières. L'esthétique de ces espaces t'a-t-elle marqué?

C'était à la fois joyeux et étouffant. Étouffant parce que c'était tout de même une petite ville repliée sur elle-même, avec ses rythmes particuliers, ses

LOUIS SCUTENAIRE
Photographie: GEORGES THIRY
Charleroi, Musée de la Photographie.



1. "Je ne suis ni poète, ni surréaliste, ni Belge" avait l'habitude de déclarer Louis Scutenaire et d'ajouter: "Je suis le premier venu" ou mieux encore: "J'ose m'exprimer ainsi." Et dans *Poisson d'Avril ou la vie sexuelle de Lili Pute*, San Antonio écrivait: "Une fois mort, on se nourrit de soi-même", comme dit mon cher Scutenaire, qui aura fait davantage pour la Belgique que le roi Boudin et Eddy Méc réunis. Et il dit encore, ce cher vieux génie belge: 'L'âge use la laideur, comme il use la beauté.' [...] À lui, le grand sage à la bienveillance féroce qui règne

sur Bruxelles, et les Bruxellois l'ignorent. La meilleure histoire belge, je vais te la dire, c'est la plus terrifiante de toutes: 'Il est une fois Scutenaire et les Belges n'en savent rien.' Et les Français non plus. [...] Il dit tout, mais par brèves giclées, Scut. Il sait la vie, la mort, l'avant, l'après, ma bite, la tienne, l'amère patrie, le surréalisme, les frites, les cons, les mœurs, les larmes et la façon dont, chez lui, il doit éteindre au rez-de-chaussée avant d'éclairer au premier pour ne pas faire sauter le compteur électrique." (Jean Émile Louis Scutenaire, Ollignies, 1905 - Bruxelles, 1987).

commérages. Ce n'était pas, à proprement parler, un beau paysage, mais il y avait, cependant, quelque chose de moins sinistre que dans le Borinage avec ses charbonnages¹. Nos terrils n'étaient pas des terrils de charbon, mais des amoncellements de terre issue des carrières creusées et qu'on appelait les "mottes". C'étaient de fausses collines boisées, très vertes, qui servaient de lieux de rendez-vous. On y retrouvait nos premières petites amies ! Tous les adolescents allaient y découvrir l'amour, les adultes aussi... C'était presque une tradition ! La carrière, quant à elle, offrait un grand trou béant d'où s'extirpait le porphyre, une belle pierre volcanique.

À travers certaines conversations que j'ai pu avoir avec Scutenaire, j'ai compris qu'il était très attaché à sa ville d'origine. Et je me suis aperçu que le Prince de Ligne² qui vivait également à côté, au château de Belœil, était aussi très lié à sa région. Enfin, toi, Raoul, tu y es forcément attaché puisque tu y vis – c'est d'ailleurs là que je t'ai rencontré, à Flobecq, à quelques encablures de ta ville natale. C'est une région dont on peut difficilement affirmer la beauté. La campagne y est, somme toute, assez quelconque. Lessines reste une petite ville de province où, comme tu le disais, les gens vivent repliés sur eux-mêmes, avec leurs rites et leur



LESSINES, VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE PRISE DE LA MOTTE TACQUENIER

2. La meilleure séduction est de n'en employer aucune.
CHARLES-JOSEPH LAMORAL,
PRINCE DE LIGNE,
(Bruxelles, 1735-Vienne, 1814).

1. La région du Borinage doit son appellation au picard *borin*, terme désignant "un ouvrier des houillères qui extrayait le charbon du sol", et au wallon *boriner* qui signifie "faire des trous". Les contours de cette région industrielle du Hainaut relèvent davantage de l'histoire sociale et politique relative à son activité minière que des données strictement topographiques ou administratives qui la situent approximativement entre la commune de Mons et la frontière franco-belge du Valenciennois. L'extraction de la houille y a débuté

au XII^e siècle. Constituée, dans un premier temps, d'exploitations familiales, l'activité devient industrielle au XIX^e siècle. Entre 1878 et 1880, au cours de son séjour auprès des mineurs, Vincent Van Gogh sera profondément marqué par les conditions de vie misérables qui sévissent chez les Borains. Cette expérience imprénera durablement son œuvre. La première moitié du XX^e siècle signe le temps du déclin : la production minière, durement frappée par la "Grande crise" des années 30, connaît un coup d'arrêt. Le combat des

mineurs contre l'exploitation dont ils souffrent fait du Borinage l'un des principaux berceaux des luttes politiques et sociales en Belgique. La crise économique de l'entre-deux-guerres engendre d'ailleurs, dans la région, les grandes grèves ouvrières de 1932, immortalisées par un classique du cinéma-vérité, *Misère au Borinage*, réalisé par Henri Storck et Joris Ivens. Ces soulèvements constituent un prélude à une contestation grandissante qui connaîtra son point d'orgue en Belgique lors de la grève générale de 1960-1961.

1. André Gide compta, après la Seconde Guerre mondiale, au nombre de ceux qui recommandèrent *Le Grevisse* – c’est ainsi que finit par être désigné cet ouvrage dont la notoriété n’est plus à établir – comme la meilleure grammaire de l’époque. Maurice Grevisse, son auteur, est né en 1895, à Rulles, en Belgique. Alors qu’il est jeune professeur de français, il conçoit cette nouvelle grammaire dans la lignée de Vaugelas (1585-1650), autrement nommé “Le greffier de l’usage”, qui, en 1647, acheva et fit publier ses *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*. La première édition du *Bon usage* de Maurice Grevisse paraît en 1936. Le grammairien s’éteint à Bruxelles en juillet 1980, au lendemain de la publication de la onzième édition. Entre-temps, c’est André Goosse, né à Liège, en 1926, son gendre et premier collaborateur, qui aura pris la relève. Il est lui-même professeur de linguistique française à l’Université catholique de Louvain (U.C.L.), membre de l’Académie royale de langue et de littérature françaises et du Conseil international de la langue française.

L’autre célèbre grammairien belge de la langue française, Joseph Hanse, est né à Floreffe en Wallonie en 1902. Un de ces hommes soucieux de proposer le tour qui convient le mieux à l’expression de la pensée. C’est en 1949, alors qu’il est professeur à l’U.C.L., qu’il publie la première édition du *Dictionnaire des difficultés du français moderne*, régulièrement mis à jour et réédité. Il décéda en novembre 1992.

Il est à noter que deux, si ce n’est trois, des plus grands défenseurs du “français correct” sont natifs de Belgique et non de l’hexagone.

ennui. Pourtant, on ne peut s’empêcher de constater un réel lien aux lieux. Comment peut-on expliquer, d’après toi, le fait que des personnalités telles que celles que nous venons de citer, toi compris, éprouvent un tel sentiment?

En ce qui me concerne c’est là que j’ai trouvé, une fois adulte, un peu par hasard – mais il n’y a sans doute pas de hasard –, une maison à mon goût. Et, c’est vrai, elle est située non loin de Lessines, dans la région des collines. Cependant, je me demande si l’attachement n’est pas, à l’origine, de nature plutôt linguistique.

Le *parlé* régional m’a toujours été cher. J’ai été élevé par un père, dénommé Paul, qui parlait parfaitement le picard et par une mère, elle-même picarde puisqu’elle était originaire de Tournai, mais qui tenait ce patois en horreur! Il lui paraissait vulgaire. Elle allait jusqu’à me tancer lorsque je m’aventurais à l’employer! Pour elle, c’était la langue de la crapule. Quand je parlais en picard avec mon père, elle en souffrait: “Tout de même, il ne faut pas exagérer!”, disait-elle. On avait beau lui expliquer qu’en fin de compte, les deux s’accordaient parfaitement, elle se piquait de parler un français impeccable. Il faut savoir que le picard était interdit à l’école. Nous ne le pratiquions que plus volontiers! Toutes les conversations entre amis se passaient en dialecte.

Notre picard que nous souhaitions garder pur, se gâtait progressivement parce que des mots français y pénétraient aux dépens des mots picards. Ce français de Belgique qui confond “savoir” et “pouvoir”, restait la langue vernaculaire. Nos “picardismes” et nos erreurs de langage nous incitaient à une certaine rigueur. Nous étions sans cesse astreints à rectifier notre expression. Ce n’est pas un hasard si deux des plus grands grammairiens – Joseph Hanse et Maurice Grevisse¹ – sont belges! Nous étions donc attentifs à notre seconde langue natale qui, comme toute langue patoisante, est beaucoup plus réceptive à l’expression émotionnelle que le français. J’aimais à pratiquer le picard avec un fermier et un

boulangier de Flobecq – ils sont malheureusement morts à présent et mon picard est en déshérence. C’est une langue très riche, même si elle ne doit pas faire l’objet d’un culte.

Vous l’utilisiez parfois par défi ?

C’était aussi la langue des bistrots, la langue du prolétariat. Nous tirions une gloire un peu vaine à parler picard par opposition aux bourgeois du haut de la ville qui, eux, fransquilloñaient.

Louis Scutenaire qui revendiquait son attachement au picard, évoque ce défi dans ses écrits.

Il m’est arrivé d’évoquer le sujet avec Scutenaire. Il affirmait être très heureux d’avoir grandi avec, à la fois, le picard et le français. Il était ravi de passer une soirée avec moi à parler en picard. Il éprouvait le plus grand respect pour cette langue régionale, ce patois local. Il allait même jusqu’à dire que cet attachement l’avait motivé à maîtriser le français, langue universelle tout de même ! Nous ressentions donc un profond attachement pour cette langue dans laquelle nous avons baigné toute notre enfance et qui, par ses expressions un peu brutales, exprimait parfois beaucoup mieux que le français ce que nous ressentions.

Il y avait aussi, dans la région, le Groupe surréaliste du Hainaut, avec Achille Chavée¹...

C’était à La Louvière, dans le Hainaut effectivement... Un nid de surréalistes : Achille Chavée, Fernand Dumont, Marcel Havrenne. La Louvière possédait une tradition avant-gardiste, avec tout ce que le mot comportait de positif à l’époque, bien sûr.

Une région avant-gardiste donc, mais aussi très ouvrière. Portée par les violences de la lutte sociale et une conscience prolétarienne très aiguisée, oscillant entre anarchisme et communisme...

1. Le Groupe surréaliste du Hainaut s’est constitué en 1939 dans la petite ville minière de La Louvière. Avant lui, le groupe Rupture, fondé par Achille Chavée (1906-1969) en 1934, rassemblait déjà intellectuels et artistes désireux de prendre part aux luttes ouvrières, se fixant des objectifs littéraires et politiques et cherchant à allier surréalisme et marxisme dans une tentative de libération de l’homme par la création poétique. La troisième Exposition internationale du Surréalisme sera justement organisée en 1935 à La Louvière. Rupture disparaît en 1939. Le Groupe surréaliste du Hainaut voit le jour autour de deux figures tutélaires : Achille Chavée, à son retour du front espagnol où il s’était engagé dans les Brigades Internationales durant trois ans, et Fernand Dumont (1906-1945). Pol Bury, Marcel Lefrancq, Armand Simon et Louis Van de Spiegele rallient le mouvement. À une époque où le noyau dur du surréalisme gravite entre Paris et Bruxelles, le Groupe du Hainaut tente de se démarquer et d’imposer sa propre dynamique. La Louvière demeurera l’un des deux viviers du mouvement surréaliste en Belgique. Les mouvements bruxellois et hennuyer connaîtront d’ailleurs des rapports quelque peu conflictuels.

Le syndicalisme, prolongation naturelle de toute condition ouvrière, commençait sans doute à émerger aussi...

Un syndicalisme assez dynamique, et un socialisme qui était déjà une social-démocratie, à laquelle on reprochait sa mollesse. On trouvait aussi un courant ouvrieriste représenté par Alfred Defuisseaux ; un individualiste, en marge du mouvement socialiste. Il avait écrit *Le Catéchisme du peuple* ; un ouvrage à l'influence considérable. Mon père, Paul, en possédait un exemplaire. Il commençait par : "Qui es-tu ouvrier ?" Avec la réponse : "Je suis un esclave ¹."

1. 1. Qui es-tu ? R. Je suis un esclave. 2. Tu n'es donc pas un homme ? R. Au point de vue de l'humanité, je suis un homme ; mais par rapport à la société, je suis un esclave. 3. Qu'est-ce qu'un esclave ? R. C'est un être auquel on ne reconnaît qu'un seul devoir, celui de travailler et de souffrir pour les autres. 4. L'esclavage a-t-il des droits ? R. Non. 5. Quelle différence y a-t-il au point de vue physique entre l'esclave et l'homme libre ? R. Il n'y a aucune différence ; l'esclave aussi bien que l'homme libre doit boire, manger, dormir, se vêtir. Il a les mêmes nécessités animales, les mêmes maladies, la même origine, la même fin. 6. Qu'est-ce qu'un homme libre ? R. C'est celui qui vit sous un régime de lois qu'il s'est volontairement données. 7. À quoi reconnaissez-vous en Belgique l'homme libre de l'esclave ? R. En Belgique, l'homme libre est riche ; l'esclave est pauvre. 8. L'esclave existe-t-il dans tous les pays ? R. Non. La République Française, la République Suisse, la

République des États-Unis et d'autres encore ne sont composées que d'hommes libres. Tous les citoyens font les lois et tous s'y soumettent. 9. Que faut-il donc pour faire d'un esclave un homme libre ? R. Il faut lui donner le droit de vote, c'est-à-dire établir le suffrage universel. 10. Qu'est-ce que le suffrage universel ? R. C'est le droit pour tout citoyen, mâle et majeur de désigner son député en lui donnant mission de faire des lois pour les travailleurs. 11. Par qui se font les lois en Belgique ? R. Les lois se font maintenant en Belgique, pour les riches et contre les pauvres. 12. Ne pouvez-vous rendre autrement votre pensée ? R. Oui. On peut dire qu'en Belgique les lois sont faites par ceux qui ne font rien, et contre ceux qui travaillent. 13. Sur quoi repose notre système gouvernemental ? R. Sur l'argent. Publié en Belgique en 1886, par ALFRED DEFUISSEAUX, Chapitre I. — extrait de la 1^{re} leçon : "De la Condition du Peuple et de son esclavage."

Bonne mise en bouche!

C'était assez exaltant à l'époque! Defuisseaux s'est attiré les foudres du Parti ouvrier belge qui le trouvait trop à gauche. Il en a été exclu.

Vie quotidienne et militantisme ouvrier étaient alors étroitement mêlés. Presque tous les samedis, des fêtes avaient lieu à la Maison du Peuple. La fanfare socialiste défilait, tandis que tous les militants lui emboîtaient le pas. On faisait la tournée des bistrotts de toute la ville. C'était toujours festif, très joyeux. Plus encore le 1^{er} Mai, fête générale de la ville basse, ouvrière, contre la ville haute, bourgeoise.



LE CARNAVAL DE LA LOUVIÈRE

Dichotomie classique dans les villes... C'est comme, à une tout autre échelle, l'écart entre l'Est et l'Ouest. On s'aperçoit, et cela fonctionne en observant des pays complètement différents, que bien souvent l'Ouest d'une ville abrite la bourgeoisie tandis que l'Est accueille les classes populaires...

Tout partait de la Maison du Peuple, située en bas de la ville. Une sorte de pôle, de petit "génie du lieu". Et puis on gravissait la Grand'rue. La plupart des bistrotts étaient socialistes. Mais quand on approchait du haut...

Qu'entends-tu par : "La plupart des bistrotts étaient socialistes"? Aujourd'hui, quand on parle d'un bistrot, on pense commerce, patron, vente de consommations, gains.

Tous les bistrotts étaient politisés.

C'est une chose qui n'existe plus! Peux-tu nous décrire un peu cette ambiance?

À un certain moment, Lessines, ville de huit mille habitants, ne comptait pas moins de quatre cents bistrots!

Ça fait un ratio assez effrayant! Ou bien c'était la fête tout le temps, les gens s'aimaient et voulaient se retrouver, ou bien c'était un ramassis d'alcooliques!

Le travail était omniprésent. De nombreux bistrots entouraient les carrières, bien entendu. La tradition voulait que les jeunes ouvriers aillent chercher de grands bidons de bière qu'ils descendaient ensuite dans la carrière où des ouvriers spécialisés travaillaient le rocher, dynamitant les parois pour débiter les pierres utiles en pavés. Ils les confiaient à d'autres ouvriers, pour finalement produire des pavés parfaitement calibrés. Les pavés étaient encore très prisés à l'époque. Ils servaient aussi au macadam, au tarmac. La "taille" relevait d'un véritable savoir-faire.

Tous les bistrots étaient donc remplis. Au milieu de la Grand'rue, se trouvait le cercle catholique et quelques bistrots de cagots que nous ne fréquentions pas. Dans le haut de la ville, les bistrots étaient tenus par des libéraux. Trois grands partis coexistaient : le Parti ouvrier belge – le P.O.B. –, le Parti catholique – encore très conservateur – et le Parti libéral¹. Il n'était pas question de démocratie chrétienne à l'époque...

Le Parti catholique devait diffuser des mots d'ordre très conservateurs, très réactionnaires, très prudes...

Tout ce qu'on détestait. Comme nous détestions les habitants de la ville haute, les libéraux, affiliés au Parti libéral – l'équivalent aujourd'hui de l'U.M.P. en France. Même si, à l'époque, l'anticléricalisme farouche des libéraux les rendait presque sympathiques, ça n'en restait pas moins des bourgeois. Donc, à mesure que

1. Lors des élections législatives de 1936, les trois tendances politiques principales de la Belgique, le Parti catholique, le Parti libéral et le Parti ouvrier belge (P.O.B.), obtiennent, respectivement, 61, 23 et 70 sièges à la Chambre des représentants. Trois ans plus tard, en 1939, de nouvelles législatives changent la donne : le P.O.B., avec 64 sièges à la Chambre, perd son *leadership*, quand le Parti catholique devenu la première force du pays, et le Parti libéral se rétablissent. Parallèlement à ces jeux de gouvernance, en 1940, le Parti ouvrier belge, antérieurement fondé en 1885 sous l'impulsion de César de Paepe, est dissous par Henri de Man qui en est devenu le président. Un nouveau parti, le Parti socialiste belge (P.S.B.), verra le jour en 1945, alors que le *Vlaams Nationaal Verbond* – quatrième force politique belge en 1939 et successeur du *Frontpartij*, qui est historiquement le premier parti communautaire flamand –, disparaît à la Libération en raison de sa collaboration avec l'occupant allemand.

le cortège progressait vers le haut de la ville, le désaccord augmentait. L'animosité se trouvait en revanche tempérée par le fait qu'un de mes oncles, un libéral, tenait un de ces bistrots. C'était la famille, donc on y allait, on y allait tout de même! J'avais des oncles socialistes mais aussi des oncles libéraux et des oncles catholiques...

Du côté paternel ou maternel?

Du côté paternel surtout. Ma mère, Marguerite Tilte, étant originaire de Tournai, sa famille, c'était plutôt socialiste. Mais, à Lessines, mon père comptait de multiples cousins, au nombre desquels un cousin fasciste, abattu pendant la guerre. Toute cette engeance fraternisait lors des grands rassemblements familiaux... J'ai toujours porté sur la famille un regard assez singulier. Lors des très nombreuses fêtes, les femmes prenaient systématiquement les devants: "On ne parle pas de politique!" prévenaient-elles. Ça commençait très joyeusement, c'était très arrosé. Et puis il arrivait toujours un moment où les propos débordaient. Les fratrises se disputaient, s'insultaient. Il ne tenait qu'à un fil d'en venir aux mains pour s'apaiser finalement au dessert, au café, au genièvre. Au moment de prendre congé, tout le monde s'embrassait en disant: "À la prochaine." Il y avait quelque chose d'insolite dans cette solidarité familiale qui parvenait à l'emporter sur des divergences néanmoins très palpables! Mon père ne se privait jamais de grommeler: "C'est des libéraux, c'est des bourgeois." Les catholiques étaient communément traités d'hypocrites. Tout se passait finalement comme si le réseau familial – presque au sens de "clan" – tolérait la polémique sans vouloir ni l'envenimer ni y mettre fin.

Les dissensions entre la Wallonie et la Flandre étaient-elles déjà perceptibles à l'époque?

Très peu en Wallonie. Plutôt qu'aller à Ath, la ville wallonne voisine, pour faire nos courses, nous

D'autres gens se joignaient à vous ?

Les amis de Dohmen furent décimés. L'alcool n'aidait qu'à précipiter des résolutions de non-recevoir qui étaient pertinentes.

Dohmen avait été proche de Mariën qui publiait la revue surréaliste Les Lèvres nues. Elle a joué un rôle important. Elle a servi de tremplin aux lettristes qui y ont publié pas mal de textes – j'allais dire programmatiques... – qui ne furent pas étrangers aux fondements théoriques de l'I.S. en 57. La Théorie de la dérive, le Mode d'emploi du détournement ont paru dans Les Lèvres nues avant 61... Ensuite vint la rupture entre Debord et Mariën. Personnellement, j'ai toujours trouvé les surréalistes belges beaucoup plus radicaux que les surréalistes français. Leur tête pensante, Paul Nougé, dominait largement André Breton par sa radicalité.

Les textes des surréalistes dits "belges", ceux de La Louvière et de Bruxelles, se démarquent nettement des exercices littéraires des surréalistes parisiens. La pluie surréaliste qui tombait à Anvers n'était plus de la même eau. C'était de la bouillasse. Il fallait se mettre à l'abri.

C'est là que se produit vraiment un tournant dans l'I.S. À ce moment-là, vous vous retrouvez en effectif réduit. Des deux protagonistes principaux, Michèle Bernstein commençait tout doucement à s'éloigner. Mustapha n'était pas encore arrivé. Il y avait donc toi, Debord, Martin et Strijbosch. Kotányi allait être exclu. Lausen aussi. Numériquement, vous ne pesiez pas lourd!

Martin, qui lui-même était peintre, avait pris résolument le parti des situationnistes contre Nash. Il avait très bien compris les enjeux. Il n'avait rien d'un carriériste. Sa seule concession à la marchandise a été de pratiquer une forme rudimentaire de l'échange : il offrait ses peintures aux patrons de bistrot qui, en retour, l'abreuverent gratuitement pendant des années...

C'est après coup qu'on a fait du surréalisme un courant de la littérature belge alors que ça n'a rien de commun, de même que Magritte n'a rien de commun avec l'art belge. À commencer parce que ce n'est pas de l'art ! L'histoire du surréalisme a été inventée après coup. En réalité, c'était un groupe de gens désespérés, ne sachant que faire, n'ayant aucun plan, aucun projet. Tout était improvisé. À Paris c'était peut-être plus organisé parce qu'au moins ils se rencontraient dans un bistrot. [...] Mais ici, à part Magritte, personne ne foutait grand-chose. Scutenaire ne montrait rien. Nougé ne publiait rien. Moi, je suis un peu un phénomène parce que je me suis mis à faire systématiquement de la publication.

MARCEL MARIËN,
entretien avec OLIVIER SMOLDERS,
octobre 1991.

LÉGENDES DE LA DOUBLE PAGE SUIVANTE :

1	2	3
4	5	6
7	8	9

1. JENNY, UNE INCONNUE, J.V. MARTIN, MICHÈLE BERNSTEIN, GUY DEBORD, ATTILA KOTÁNYI & DEUX INCONNUES.
 2. MICHÈLE BERNSTEIN & GUY DEBORD.
 3. GUY DEBORD, MICHÈLE BERNSTEIN, DE DOS, JAN STRIJBOSCH & JENNY.
 4. GUY DEBORD, JENNY & DE DOS, GILBERT SENECAUT.
 5. JAN STRIJBOSCH, THÉRÈSE VANEIGEM, J.V. MARTIN, RAOUL VANEIGEM & GUY DEBORD.
 6. GUY DEBORD &, DANS LE MIROIR, THÉRÈSE VANEIGEM, RAOUL VANEIGEM & JAN STRIJBOSCH.
 7. GUY DEBORD, DE DOS, RAOUL VANEIGEM, SON ÉPOUSE THÉRÈSE, MICHÈLE BERNSTEIN, ATTILA KOTÁNYI, JENNY, J.V. MARTIN, DE DOS, L'ÉPOUSE DE JAN STRIJBOSCH & JAN STRIJBOSCH.
 8. ATTILA KOTÁNYI, GUY DEBORD, MICHÈLE BERNSTEIN & DEUX INCONNUES.
 9. ATTILA KOTÁNYI, UNE INCONNUE, GUY DEBORD, THÉRÈSE VANEIGEM, MICHÈLE BERNSTEIN & RAOUL VANEIGEM.
- Photographies : LÉO DOHMEN





NY-IRREALISMEN,
numéro 2 de *Situationistisk Revolution*,
Randers, novembre 1968.

En juin 1963, l'I. s. a organisé au Danemark, sous la direction de J. v. Martin, la manifestation "Destruction de RSG-6". À cette occasion, les situationnistes ont diffusé une réédition clandestine du tract anglais *Danger! Official secret - RSG-6*, signé *Spies for peace*, qui a révélé le plan et la fonction de l'"abri gouvernemental régional n°6". Un texte théorique *Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art* a été aussi publié en danois, anglais et français. La base - révoltante - du décor de cette manifestation était formée, dans une première zone, par la reconstitution d'un abri anti-atomique; et dans une deuxième surtout par des *cartographies thermonucléaires* de Martin, détournement du *pop-art*, esquissant une représentation des différentes régions du globe pendant la troisième guerre mondiale.

"Le mouvement situationniste présente une exposition, si l'on peut dire, avec une idée. Il manifeste, à l'aide de productions chaotiques à base de plâtre, cheveux et soldats de plomb éclaboussés avec de la peinture ou des slogans, en faveur de la destruction de l'abri du gouvernement anglais RSG-6, qui a été construit comme défense en cas de guerre atomique. Bien sûr, ils protestent en réalité contre la guerre elle-même et l'État totalitaire; ils prendront probablement pour un compliment que l'on dise qu'ils ne l'ont pas fait avec des moyens artistiques. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que ce puisse être un compliment." Pierre Lübecker, *Politiken* du 3 juillet 1963. Un compte rendu intelligent a été fait par Else Steen Hansen, sous le titre *Homo ludens*, dans le numéro 5-6 de la revue suédoise *Konstrevy* (décembre 1963).

Internationale situationniste, n°9, août 1964.

VESTERGADE 58 AARHUS PRÆSENTERER:

NY-IRREALISMEN

Operation »PLAYTIME«



Deltagere: Michèle Bernstein - G. E. Debord - J. V. Martin - Renè Viénet

En kollektivt manifestation af
Situationistisk-Internationale

Aaben: 15 marts til og med 24 marts (langfredag) - Kl. 15 - 19.

Søn og helligdag kl. 12 - 19

Vernissage: 15 marts Kl. 17 - 20

Tu as été assez proche de lui à une époque?

C'est quelqu'un que j'appréciais... Il était, bizarrement, plus timide qu'on ne l'imaginait. Il avait un peu la grande gueule de certains alcoolos, mais c'était un personnage secret, renfermé. Au début, on voyait surtout en lui le côté clownesque. Quand il s'est mis seul à écrire sa revue au Danemark, il nous a impressionnés.

Il a créé Situationistisk Internationale, l'Internationale situationniste danoise.

Ses textes étaient d'une très bonne tenue. Il avait un véritable talent, une façon de voir intéressante. Dans

sa critique, il envisageait une forme d'art non pas situationniste mais dénonçant le système marchand. Il avait imaginé une flottille de bateaux dorés qui torpillaient le monde dominant et avançaient peu à peu à la conquête des océans. Il développait une vision "pirate" des choses. Son art était directement imbriqué dans la vie quotidienne.

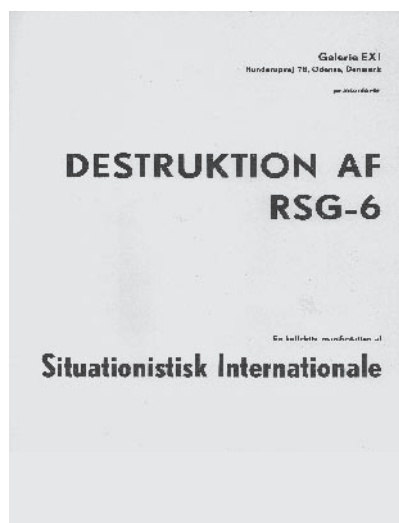
Dans quelle ville vivait-il?

À Randers, une petite ville danoise sans attraits, riche en bistrots. Il est arrivé à se mettre à dos l'administration, la mairie. Les flics sont allés jusqu'à incendier l'entrepôt où il vivait et où il avait stocké ses revues. Je possède des revues à moitié brûlées... Bien que marié, il était un peu solitaire. Il n'a jamais renoncé à sa radicalité. Il n'a jamais été exclu... L'alcoolisme a fini par le tuer. Il y avait en lui quelque chose de désespéré qu'il exorcisait par une exubérance un peu empruntée de joyeux compagnon...

... une figure attachante.

Très attachante. Personne n'a jamais eu la moindre critique à émettre envers Martin. Il a continué seul d'agir en relation avec l'I.S., mais on ne le voyait pas très souvent. Le retrouver était toujours une fête. Il a été de ceux qui, amoureux de la révolution, l'ont si bien célébrée en buvant, qu'ayant l'impression qu'elle viendrait trop tard, ils n'ont gardé d'autre certitude que l'alcool. La manifestation "RSG-6" lui a valu l'animosité de la police de Randers qui a envoyé quelqu'un mettre le feu chez lui... Il n'en est devenu que plus résolu.

Michèle Bernstein et lui ont créé des cartographies thermonucléaires. Celles de Michèle ont disparu. J'ignore où se trouvent celles de Martin. Peut-être à Randers... À la fin de sa vie, il s'était réconcilié avec la mairie social-démocrate de sa ville. Elle lui laissait un appartement payé et entretenu par la commune dans le cadre du soutien aux artistes.



Destruction AF RSG-6 fut la seule exposition réalisée par l'I.S., en juin 63, à la Galerie EXI, à Odense, au Danemark.

Le catalogue inclut les portraits de Guy Debord, Michèle Bernstein, J.V. Martin, Jan Strijbosch, la reproduction d'une œuvre de M. Bernstein, *Victoire de la Commune de Paris*, de quatre œuvres de J.V. Martin, ainsi que le texte, en danois, anglais et français, *Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art* de Guy Debord.

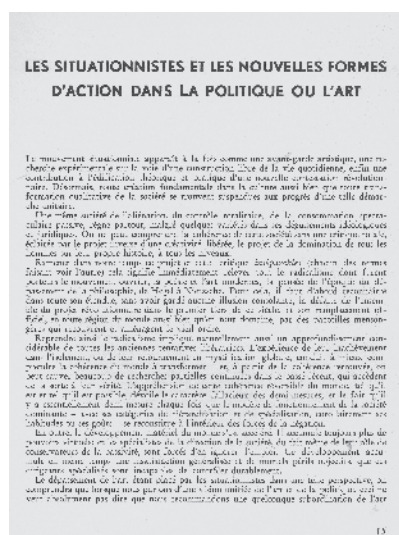




Photo de l'exposition
Destruktion AF RSG-6.
 Dans les cibles,
 John F. Kennedy, Charles De Gaulle
 & Nikita Kroutchev.
 À droite, les *Directives n° 1 & 2*
 de GUY DEBORD.

C'est-à-dire qu'il était pris en charge par la municipalité?
 Il n'avait pas le moindre argent en dehors d'un petit pécule versé par la municipalité. Une femme de ménage maintenait l'appartement propre deux fois par semaine...

C'est à cette époque que Rudi Renson, se rendant au Danemark, a été refoulé à la frontière.

Un tract de protestation a été publié. Rudi Renson m'a confié par la suite qu'il n'avait pas pu entrer car, tout simplement, il n'avait pas de passeport. Il m'a alors avoué: "On a monté ça en épingle, en prétendant que j'avais été refoulé en tant que dangereux individu subversif."

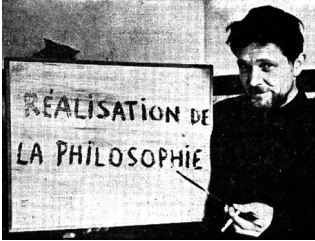
Renson t'a-t-il parlé de Martin?

Pas trop. Rudi Renson aussi était un solitaire, muré dans le désenchantement.

La mélancolie et les regrets tournent facilement à la rancune si l'on se trouve coupé de... Plus tard, il m'a confié: "Je ne me suis jamais remis du passage dans l'I.S. et de la rupture. Cela m'a démolé. Tous les

espoirs qui étaient nés sont retombés, j'en suis arrivé à une vision très pessimiste du monde, et je n'arrive pas à me défaire de ça."

Peut-on avancer que ce sont les hasards de la vie, bien sûr mêlés à des raisons fondées, qui ont amené un certain nombre de gens à faire partie du mouvement situationniste et que le gâteau s'est révélé être un peu trop gros pour eux? C'est-à-dire



que, psychologiquement, ils n'étaient pas "à la hauteur", ils n'avaient pas l'envergure de se confronter à une guerre quotidienne? À une guerre interne aussi, qui a "détruit" beaucoup de gens comme Renson.

J.V. MARTIN commentant la directive n° 1 de GUY DEBORD.

Quand tu dis "pas l'envergure" ou "pas à la hauteur", je ne suis pas d'accord. Je dirais qu'il y avait une exigence de radicalité, certes, mais sans l'idée de devoir "faire ses preuves". L'efficacité est une exigence de prédateur!

Mais il faut être à la hauteur de cette exigence de radicalité qui fascinait un certain nombre de gens. Il faut pouvoir la vivre! Ce n'est pas donné à tout le monde.

Rudi Renson était arrivé, si je me souviens bien, avec Jan Strijbosch dont il était très proche. Rudi était anversoïse, Jan, hollandais. Ils ont été accueillis directement. Ni Rudi ni Jan n'ont été portés sur l'écriture. Mais, dans les discussions, ils étaient très présents. Leur discours était d'une grande radicalité. Rudi, à l'instar de



J.V. MARTIN devant son tableau intitulé *Amérique du Nord* après la Troisième Guerre mondiale, durant l'exposition *Destruction AF RSG-6*.



JAN STRIJBOSCH & GUY DEBORD
Photographie : LÉO DOHMEN

Jan, était un homme d'une grande amabilité, à qui on pouvait se confier, et sa pensée, quant aux positions situationnistes, était solide sans toutefois constituer un nouvel apport... Rudi avait un côté tourmenté. Nous l'avions tous à l'époque. Je crois qu'il cherchait, à travers le groupe, à échapper à un marasme existentiel. Cela nous hantait tous. On l'oublie trop souvent: ce groupe qui allait se retourner contre chacun de nous, a apporté, au début, une aide salutaire aux nouveaux adhérents. Il nous a permis de nous dégager du côté noir, nocturne, d'une existence réduite à l'asservissement, et quel meilleur soutien que cet enthousiasme créatif? Mais quand l'enthousiasme retombe, à quoi se raccrocher? Rudi était porté par le désir de participer à un mouvement de libération et d'émancipation

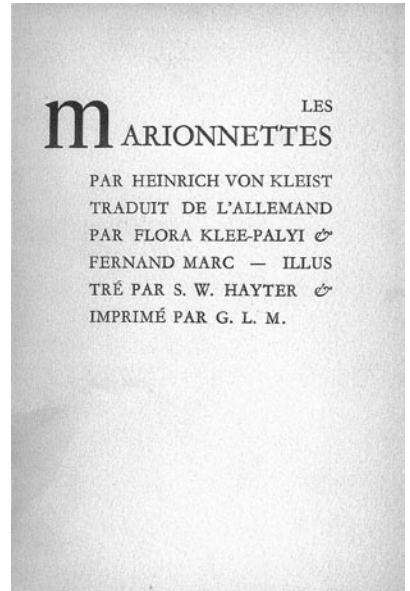
de la vie quotidienne. Il n'a pas été exclu, il s'est senti exclu parce que séparé du projet que nous soutenions et qui nous soutenait. Peut-être y avait-il dans cette souffrance du désenchantement, ressentie et exprimée pudiquement par Renson et Strijbosch, un signe prémonitoire de ce qui allait se généraliser après la phase de créativité ascendante de l'I.S.

Beaucoup plus tard, lors du déclin de l'I.S., Debord s'entoura volontiers de médiocres dont il souffrait de voir la bassesse lui vouer un culte. Il les excommuniait d'un geste de la main lorsque lui devenait insupportable le miroir qu'ils lui renvoyaient de son étrange complaisance. Le problème, c'était que bon nombre n'étaient pas des médiocres. Ils étaient seulement des apprentis dont on aurait pu attendre beaucoup. Mais se posant en disciples, ils devenaient médiocres par le jeu morbide des comparaisons. Après sa dissolution, l'I.S. n'a engendré que des bouffons hargneux maniant l'anathème avec une rigueur dont leur pensée était dépourvue.

Michèle ou d'autres protagonistes ont pu me dire des mots absolument délicieux à propos de Jan.

C'était un personnage un peu angélique. À la fois très timide et très doux... Il avait un métier extraordinaire : montreur de marionnettes... Ce qu'il disait avait un sens : il connaissait bien les enfants, et il partageait leur perception de la réalité. Par le jeu des marionnettes et ses scénarios, il parvenait à communiquer sa poésie. Il possédait un grand charme, une douceur que je qualifierais presque de subversive. Comment peut-on être doux dans un monde aussi brutal ? C'était un peu la gageure de Jan : cette détermination, cette opposition à un monde cruel, lui qui était tout sauf cruel. Il était spontané, sans exhibition ni outrance, doté d'une grande modestie.

Finalement, ce sont des gens dont on parle peu mais dont la présence a été bénéfique. C'était aussi l'époque



qui permettait de rencontrer des gens sans exiger le curriculum vitæ de leurs pensées. Ils étaient avant tout présents et intégrés au groupe par leur caractère humain. C'est une chose importante qui a parfois été trop sous-estimée. Je crois qu'au départ, les intégrations au groupe se sont effectivement passées comme ça, très spontanément. Elles étaient la conséquence d'une sorte de sympathie, dans le bon sens du terme. Maurice Wyckaert, à l'époque de son adhésion à l'I.S., disait: "Oui, ils décidaient, mais moi j'étais avec eux parce que je les trouvais sympas." Après, on faisait un bout de chemin ensemble, avec des réflexions, des discussions. Cela "marchait".

Alors que plus tard, des gens ont été cooptés en raison de leurs opinions tranchées. La sympathie ou l'antipathie jouait encore, mais il y avait un examen de passage.

Ainsi, Debord trouvait très sympathique quelqu'un comme Patrick Cheval qui n'a jamais fait que boire énormément, qui n'avait pas, disons, de qualités particulières. Debord avait développé pour lui une affection presque paternelle parce que lui aussi buvait beaucoup. Cela dit, Cheval n'était pas stupide. Ses avis étaient pertinents.

Il y avait quelque chose de tout à fait nouveau, de vraiment scandaleux, au sens fort du terme, dans cette poignée de zozos inconnus, sans diplôme ni spécialisation ni aucun titre officiel, qui prenaient la parole d'une façon très marginale dans une revue au tirage confidentiel, l'I.S., qui était déposée dans les kiosques et dont personne ne parlait! C'était une voix inaudible à l'époque. Pendant les dix années qu'a duré l'Internationale situationniste, personne n'en a directement parlé et, cependant, on en trouvait des traces partout.

Il était piquant de relever ça et là des allusions à l'I.S. Debord racontait que lors d'une visite inopinée chez un inconnu, il avait aperçu des numéros de la revue. Elle était lue, on le savait mais jamais personne n'y a fait allusion ouvertement. À mon avis, c'était une chance pour nous. Cela nous a évité de tomber dans

une manière de confort spectaculaire, en nous flattant de savoir que des gens parlaient de nous, que ce soit pour nous haïr ou nous vénérer.

Peut-on dire que vous avez produit confidentiellement un certain nombre d'idées originales dont une partie de l'«élite» s'est emparée pour les intégrer à un système de critique générale sans vous citer? La pénétration de vos idées était inversement proportionnelle à votre propre reconnaissance, car vous étiez pillés sans être jamais mentionnés¹. Vous continuiez donc à rester dans l'ombre des infimes minorités?

Être radical, c'est rester à la racine des choses et des êtres. Bien que cette radicalité n'ait jamais été mentionnée au grand jour, elle passait mystérieusement à travers les récupérations et les falsifications. Nos réflexions étaient officiellement ignorées ou déformées. Des mensonges circulaient à notre propos. Néanmoins, quelque chose d'insaisissable se propageait aussi. Cela explique, d'une certaine façon, le cheminement spontané de nos idées. Comme à Sud-Aviation à Toulouse par exemple – dans ce refus de la marchandise qu'a été Mai 68. Je ne dis pas que les ouvriers avaient lu la revue, le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, ou *La Société du Spectacle*, mais on avait la sensation que nos idées jaillissaient là comme d'une source profonde et qu'elles étaient comprises. Pourquoi? Parce que nous leur avions donné une profondeur qui courait partout si bien qu'elles se diffusaient presque malgré nous.

J'ajouterais, et ceci est tout sauf négligeable, que vous aviez apporté un renouveau dans la formulation et c'est, d'après moi, cette nouveauté dans le discours et dans l'analyse qui a provoqué de tels échos. Si l'on en revient au silence qui vous a entourés, on peut avancer que des membres avertis de la prétendue élite intellectuelle savaient qu'il se produisait, autour de la revue, des choses tout à fait nouvelles, se les accaparaient et les intégraient sans les citer dans leurs propres écrits et discours. C'est cette atmosphère

1. Après avoir lu dans *L'Observateur* un article où résonnaient, étonnamment, certaines des thèses de l'I.S., sans la moindre allusion à l'I.S. elle-même, Michèle Bernstein l'avait signalé à Guy Debord. Voici sa réponse dans une lettre inédite datée d'[avril 1963]: "L'«Observateur», oui, je m'en amuse. Ce n'est rien, nous avons dix ans d'avance. Tu vas voir bientôt les preuves."

qui vous a contraints à poursuivre ce que j'appellerais un travail de l'ombre, à travers vos discussions, vos réflexions, vos analyses, vos publications. En même temps, de facto, cela vous a empêchés d'être sous les feux de la rampe, et d'intégrer la culture spectaculaire.

Sans que nous le recherchions, l'ombre et le silence dans lesquels l'époque a jugé bon de nous maintenir, nous ont protégés. Nous n'avons rien fait pour être connus, et la passion "poétique" nous soutenait suffisamment pour que nous nous passions de tout ce qui pouvait devenir spectaculaire, et qui l'est effectivement devenu après Mai 68.

Enfin, la reconnaissance et la célébrité sont facilement datables. Elles commencent avec le numéro 11 pour atteindre leur apogée avec le numéro 12, c'est-à-dire après Mai 68. Cela fonctionnait sur un principe simple : vous vous intéressiez à la critique, en étiez au centre, et chaque thuriféraire du milieu intellectuel s'en accaparait des miettes pour pallier les carences de sa pensée.

Tous les thuriféraires se sont fait "descendre en flammes". Ils ont été massacrés littérairement.

Mais le massacre littéraire n'a été connu que postérieurement. À l'époque, votre bulletin était très peu lu. Ça se savait dans un milieu restreint. C'est lorsque la gloire de l'I.S. est arrivée, après sa dissolution, que les gens se sont mis à lire la revue et les anciens numéros, et qu'ils ont découvert des choses qui leur paraissaient effrayantes.

Certes, le bulletin était très peu lu mais quand j'ai rencontré Raymond Queneau chez Gallimard, il m'a dit avoir lu tous les numéros. Il rigolait : "J'ai bien aimé votre lettre d'insultes. On n'écrit plus des choses comme ça." Nous l'avions insulté lors de la parution de *Mille milliards de poèmes* en le traitant de sous-dadaïste¹.

Profites-en pour nous raconter comment s'est passée ta rencontre avec Queneau!

1. La théorie de l'information ignore d'emblée le principal pouvoir du langage, qui est de se combattre et de se dépasser, à son niveau poétique. Une écriture qui touche au vide, à la neutralité parfaite du contenu et de la forme, peut seule se déployer en fonction d'une expérimentation mathématique (comme la "littérature potentielle" qui est le dernier point de la longue page blanche écrite par Queneau). Malgré les superbes hypothèses d'une "poétique informationnelle" (Abraham Moles), l'attendrissante insolence de leurs contresens sur Schwitters ou Tzara, les techniciens du langage ne comprendront jamais que le langage *de la technique*. Ils ne savent pas ce qui juge tout cela. *Internationale situationniste*, n° 7, avril 1962.

Le manuscrit du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* avait été envoyé à une quinzaine d'éditeurs. Ils me l'ont tous retourné accompagné d'une lettre qui allait de "Navré, ça n'entre pas dans notre collection" à deux pages plus détaillées. Certaines m'amusaient. Je ne sais plus qui m'a reproché d'être trop brouillon... la distinction artificielle en deux parties... je devrais plutôt prendre exemple sur André Gorz¹ dont le livre *Le Traître* avait beaucoup de succès à l'époque. J'ai conservé les lettres de refus ! La dernière est venue des éditions Gallimard qui me disaient qu'après mûres réflexions, c'était "non". Elle est arrivée, si je ne me trompe, un mercredi, et le jeudi, le *Figaro littéraire* titrait : "Derrière les Provos, les Situationnistes." C'était la première fois que le mot "Situationniste" apparaissait dans la presse. Le soir, ou le lendemain, j'ai reçu un télégramme de Queneau : "Revenez me voir avec le manuscrit." J'ai donc pris le train. Ce devait être un lundi. Le manuscrit sous le bras. Queneau m'a accueilli chaleureusement. Sur les dix-huit membres du comité de lecture, seize, m'a-t-il dit, s'opposaient à la publication du livre. Il avait été le seul, avec Louis-René des Forêts, à défendre le *Traité*.

1. [...] un jour il ne *pourrait* plus : parce que l'effort serait trop grand, parce qu'il ne saurait plus prêter ses paroles, sa pensée, sa voix et l'inflexion de ses phrases à ce qui, sous peine d'échec, devait rester la pensée d'un autre, très exactement une *pensée autre* : inflexible, impersonnelle, irréfutable comme la fatalité ou comme cette pensée sans sujet que nul ne pense et que chacun attribue aux autres, je veux dire "l'opinion publique". Car c'était ça, le journalisme en France, en cette époque : il fallait donner une *apparence* d'intériorité, une apparence d'unité personnelle (attestée par la signature et par le style soigné) à un récit dont la qualité première devait être *l'absence d'auteur*.

Bien sûr, il y avait des exceptions apparentes : les grands reporters avaient le droit de dire "je" et de décrire ce que prétendument ils avaient vu et pensé, en partant de leurs impressions propres – mais ce privilège était suspendu à la condition qu'ils ne pensent pas trop : qu'ils promettent leur regard comme l'œil d'une caméra, qu'ils soient *dehors* et non *dedans*, c'est-à-dire observateurs extérieurs et non pas partie, juge, agent de l'histoire en cours.

ANDRÉ GORZ, *JE n'existe pas*,
Notes sur le journalisme, 1960.

Tout de même ! Une minorité agissante, en quelque sorte !
Oui ! Parmi les opposants : Jean Dutourd, Roger Caillois... des gloires de l'époque. À la suite de l'article du *Figaro*, Queneau était allé voir Gaston Gallimard : "Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va, une fois de plus, rater quelque chose ?" Gaston a accepté.

Il a fallu l'insistance de Raymond Queneau pour que le Traité soit publié ?

Je suis reconnaissant à Queneau et à Louis-René des Forêts. Sans eux, le *Traité* passait aux oubliettes. Il ne serait jamais sorti. Mon ami Pierre Drachline des éditions du Cherche-midi m'a confié un jour : "Si tu présentais le *Traité* aujourd'hui, personne n'en voudrait."